

PAOLO MARCELLO BRIGNOLI

PRESENT ET FUTUR DE L'ARACHNOLOGIE EUROPÉENNE

Riassunto — *Presente e futuro dell'aracnologia europea.* Se confrontata con il passato, la ricerca aracnologica in Europa è progredita notevolmente; l'assenza tuttavia di ricerche in molti campi e la difficoltà obiettiva di creare «scuole» di tassonomi deve essere presa in seria considerazione. Questa situazione deriva principalmente dal fatto che l'aracnologia si situa al confine tra l'entomologia e la «zoologia» (cioè la scienza che studia tutti gli animali che non appartengono agli artropodi terrestri). Agli aracnologi sono di fatto preclusi posti di lavoro negli istituti entomologici e molto pochi sono quelli disponibili negli istituti zoologici. L'acarologia gode di una situazione migliore in quanto essa è generalmente accettata come un settore dell'entomologia applicata. L'attuale separazione tra acarologia e aracnologia ha un effetto negativo per ambedue le discipline.

Summary — *Present and future of European arachnology.* If compared with the past, European arachnology has much improved, both from the qualitative and the quantitative points of view; still, the absence of researches in many fields and the objective difficulty of creating «schools» of taxonomists are facts that must be considered. This situation is attributed principally to the fact that arachnology is at the border between entomology and «zoology» (e.g. the science which studies all animals which are no terrestrial arthropoda); no working places are available to arachnologists in entomological institutions and very few exist in the zoological institutions. Acarology is in a much better situation, as it is usually accepted at least as a part of applied entomology. The separation between acarology and arachnology is negative for both sciences.

Key words — European arachnology, Acarology.

A première vue la situation de l'arachnologie européenne semble assez bonne, en particulier si on la compare avec celle d'il y a 20 ou 30 ans.

Le CIDA (Centre International de Documentation Arachnologique) est solidement établi; l'on a une société (la BAS, British Arachnological Society) déjà « ancienne » et une autre, à peine fondée; il y a deux revues; le nombre des aracnologues, d'après les annuaires du CIDA grandit en continuation.

En réalité parmi ces chercheurs, la majorité n'est pas strictement intéressée aux arachnides; il s'agit — on le sait très bien — d'arachnolo-

gistes *pro-tempore* qui s'intéressent à des problèmes qu'ils espèrent de pouvoir résoudre en employant les arachnides comme matériel de laboratoire.

Dans cela il n'y a rien de mal ni, au fond, d'étonnant, mais ce qui peut nous porter à considérer la situation actuelle avec moins d'optimisme est que le nombre des « vrais » arachnologues est assez limité et (ce qui est plus grave) plus ou moins comparable à celui d'il y a 30, 40 ou 50 ans. Il y a eu, il est vrai, une petite augmentation, mais il faut aussi considérer que la population européenne et le nombre des biologistes en particulier ont beaucoup grandi.

Si l'on considère les différentes spécialisations, l'on remarque que la majorité des arachnologues s'occupe de faunistique et d'écologie, tandis que la systématique pure et l'ethologie sont étudiées par un nombre plus limité de chercheurs; quant à l'histologie, l'embryologie, la génétique, la physiologie etc. l'on doit reconnaître que, à part quelques rares exceptions, le travail que l'on fait dans ces matières est tout-à-fait insuffisant.

Il faut avouer que, dans cette époque où tout chercheur est encouragé à se spécialiser au maximum, l'on ne peut pas demander d'un physiologue, par ex., qu'il travaille seulement sur les Arachnides, mais il me semble quand-même curieux que le nombre de biologistes généraux intéressés aux Arachnides soit si bas.

Quelle est la possible explication de ce fait? A mon avis, paradoxalement, cela est dû à la rareté relative des taxonomistes « purs ». En effet, seulement pour un taxonomiste un groupe animal est intéressant en soi-même; tout autre chercheur, qu'il soit écologiste ou embryologue, étudie en réalité des problèmes. Même si un chercheur de ce type passe toute sa vie en étudiant un problème en utilisant un seul groupe animal, il n'aura jamais pour ces animaux le même intérêt d'un taxonomiste, pour lequel son groupe est sa raison de vie (scientifique).

Un taxonomiste capable doit forcément connaître, au moins superficiellement, aussi la biologie, l'anatomie, l'écologie etc. de son groupe; il va de soi que personne mieux que lui ne sera en condition de signaler aux collègues « a problèmes » ce qu'il serait bien d'étudier en détail. En absence d'un taxonomiste il sera difficile, si non impossible, que dans un laboratoire quelqu'un décide, soudainement, de se dédier, par ex., à la génétique des opilions.

Le fait que dans certains états d'Europe il y ait actuellement un bon nombre d'arachnologues en condition de déterminer toutes (ou presque) les araignées de leurs pays (et quelques fois aussi les autres arachnides), ne doit pas nous faire croire que le nombre de véritables taxonomistes soit élevé. La différence entre un fauniste (capable, plus ou moins, d'attri-

buer des noms à des bêtes en utilisant des clefs ou une faune) et un systématique (capable d'écrire une faune et de déceler les erreurs dans les faunes des autres) est bien tranchée. La faunistique, en plus, on le sait, est très souvent à la limite de l'écologie ce qui fait que qui s'en occupe est normalement plus « toléré » d'un taxonomiste pur.

Un peu partout dans le monde, dans les dernières années on a découvert que la taxonomie est importante et utile, mais, en général, cela n'a pas augmenté les places de travail réservées aux taxonomistes.

Les arachnologues en particulier se trouvent dans une situation très difficile, non seulement parce que leur science est incomplète (à cause du « schisme » de l'acarologie), mais aussi par leur position étrange, à moitié chemin entre l'entomologie et ce que l'on peut appeler zoologie (c'est à dire la science qui étudie tout ce qui n'a pas six pattes).

Nos méthodes de récolte, de conservation et d'étude et, très souvent, aussi nos problèmes sont très proches de ceux des entomologistes; cela est aussi prouvé par le fait que, par tradition, nous sommes admis dans les sociétés entomologiques et souvent nos travaux sont encore acceptés par les bulletins des nos collègues « à six pattes ».

Ceux que j'appelle « zoologistes », au contraire ont quelques fois très peu en commun avec nous, vu que, s'ils s'occupent de taxonomie, en général ils travaillent sur des animaux aquatiques ou des vertébrés terrestres (ou des parasites).

L'antipathie pour la taxonomie, typique des « zoologistes », n'a jamais été très répandue chez les entomologistes qui, pour des raisons bien pratiques, ont toujours senti la nécessité d'être en condition de donner des noms aux bêtes étudiées.

Nos « frères séparés » acarologistes ont beaucoup profité du fait que, pour des raisons pratiques, ils ont été souvent admis dans les institutions entomologiques, tandis que nous autres, arachnologues systématiques, devons « combattre » dans les institutions zoologiques, pour obtenir une place pour nous (et nos élèves) avec beaucoup de taxonomistes d'autres groupes également malchanceux.

Espérer que cette situation change est utopique; le nombre des places réservées aux taxonomistes sera toujours limité, même dans les musées; la naissance d'une école de taxonomie arachnologique est donc très difficile, si non impossible.

Vue notre situation spéciale, je ne crois pas qu'il y aura jamais un nombre suffisant de taxonomistes ce qui, comme on l'a vu, aura des conséquences (negatives) aussi sur les autres spécialisations.

Quelques améliorations seront quand-même possibles, en particulier

si nos sociétés, nos congrès et nos revues arriveront à être suffisamment connus.

Il faut se rapprocher des acarologistes, principalement parce que cette séparation est négative pour eux et pour nous. Il faudrait admettre quelques fois des travaux acarologiques dans nos revues et essayer d'organiser des réunions communes. Il est absurde de continuer à s'ignorer, comme si l'on n'étudiait pas des groupes de la même classe.

A mon avis il n'est ni même pas conseillable de s'éloigner des entomologistes; culturellement l'on ne ferait que perdre. J'espère vivement que les entomologistes continueront à nous accepter et que l'on pourra conserver cette sympathique tradition d'union qui nous fait idéalement retourner aux débuts de nos sciences, à l'époque où PANZER, SCOPOLI, DE GEER, LATREILLE, DUFOUR etc. ne donnaient pas trop d'importance à la présence de six ou huit pattes.